

MÉMOIRES

JOSÉPHINE BAKER
avec Marcel Sauvage

MÉMOIRES

PRÉFACE DE
JEAN-CLAUDE BOUILLON-BAKER

PHÉBUS

www.editionsphebus.fr

© Éditions Phébus/Libella, Paris, 2022,
pour la présente édition.

ISBN: 978-2-7529-1279-4

PRÉFACE

par Jean-Claude Bouillon-Baker

La fin de l'année 2021 s'acheva en apothéose... Le ciel de Paris s'illumina de tolérance, se drapa dans la dignité de l'être humain... Les drapeaux de la fidélité et de l'engagement furent déployés.

Il y a peu de temps encore, quel contemporain de ce spectacle aurait imaginé « L'Oiseau des îles », « La Belle Sauvage », « La Vénus noire », « L'Idole d'ironie et d'or » faire son entrée au Panthéon ? Ce mardi 30 novembre 2021, Paris et la France ne lui ont pas dit « Adieu » – comme quarante-six ans plus tôt sur les marches de la Madeleine, festonnée alors d'obsèques nationales –, mais « Bonjour ! », devant la neuve éternité qui l'accueillait. L'hommage de la Nation élevait son nom à l'égal de celui des grands dispensateurs du Bien public. Humble, viscéralement, elle aurait repoussé cette couronne trop lourde à porter pour le commun des mortels... Et cependant nous ne rêvons pas. C'est bien une ancienne enfant des rues qui partage dorénavant la chambre mortuaire de Maurice Genevoix.

Durant ce long et court intervalle, elle n'a cessé de grandir dans le cœur des femmes et des hommes : deux générations d'esprits curieux ont appris à la mieux connaître et à reconnaître la beauté inspirante de son être hors du commun. Claire et droite, sa route leur a été révélée sans l'ambiguïté d'une courbe ou l'existence dissimulée d'un chemin de traverse, sans un seul écart dans les fossés des choix accommodants... La route de ceux qui accomplissent avant de songer à s'accomplir.

Tu peux te blottir dorénavant dans les bras fraternels d'Aimé Césaire, chantre de la Négritude... Et ceux du malicieux Alexandre Dumas, quarteron blanchi par la postérité qui aurait conté fastueusement ton épopée, s'il t'avait connue... Mélanger ton sang aux veines héroïques de Toussaint Louverture, abolisseur de l'esclavage en son pays, Haïti, que tu as chanté dans des sonorités bouleversantes... Tous quatre accueillis après les mille et un détours d'un esclavage qui désigna vos peaux et insurgea vos esprits. Tu vas côtoyer de géants esprits du verbe, Victor Hugo, Émile Zola, universels défenseurs du misérable et contempteurs de l'injustice ; toi qui effleuras seulement les bancs de l'école et du savoir, tu seras à leurs côtés par l'instinct et l'action de toute une vie. D'autres femmes admirables ont pris tes mains et te font cortège... Marie Curie, Simone Veil, Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Voilà ! Ton destin s'est

accompli jusqu'à la frontière extrême entre le cœur des vivants et l'esprit des morts. Maintenant tu t'en détaches et pénètres dans une autre éternité avec cette empreinte révélée à chaque pas de ton existence : le panache.

Ce livre est miracle. Il fait « entendre » Tumpie (le surnom d'enfance que les proches lui donnèrent toute son existence), Josie, l'informe adolescente sur les routes sans issue, dans les théâtres dévolus aux Noirs... Joséphine, la danseuse affirmée et iconoclaste des deux côtés de l'Atlantique... Joséphine Baker, l'icône absolue. Toutes les voix de cette même femme bruissent allègrement, s'émerveillent de la beauté de chaque chose dans chaque pays découvert, l'étreignent et la gardent en elle, au hasard des maisons, pour la restituer plus tard, par petites touches, dans son rêve de pierre périgourdin. Elle s'émeut de la disparité des peuples, de la gamme multicolore des êtres humains, des publics polyphoniques du monde ; son enfance et sa somptueuse jeunesse s'achalandent d'animaux, petits et grands, sans distinction de race et de grâce. Cette voix, sauvée du passé et de l'humeur du temps, fait jaillir une bonté de cristal et une générosité primesautière... La puissance d'un cœur fortifié par la misère et l'injustice. Mais aussi, révélés à elle-même et aux autres, une fidélité et un engagement immarcescibles aux jours sombres et décisifs ; elle vibre d'optimisme, de foi et de résolution dans la tempête d'acier, jusqu'après la guerre, un dernier

mariage (dont la corbeille recèle déjà douze promesses de vie), et s'éteint à l'aube de la mère qu'elle devint et que la Providence me donna.

Sous la plume toujours tendre, partageuse, poétique, stylisée parfois jusqu'à l'épure de Marcel Sauvage (quelle belle ironie du destin que celle d'avoir mis en sa présence « La Belle Sauvage de Paris »), ce livre est source de lumière de bout en bout. Paris l'épousera et elle épousera la France : les noces furent triomphales et fastueuses... Années folles – parenthèse enchantée jusqu'à l'avènement du Front populaire. Elle dansera sur ce cyclone de plaisirs, de fêtes, d'exhibitions artistiques libertaires. Au cœur de ce scintillement ininterrompu elle sera sa lumière noire.

Puis la guerre survint. Dans quel chemin mettre ses pas ? Elle cultivait la fidélité au serment et possédait aussi le goût du secret... Son engagement sans hésiter et sans faillir dans les services de renseignement s'exprima comme une évidence impérieuse à la femme française qu'elle était devenue. Mille fois elle faillit perdre la vie et, à la semblance du phénix qu'elle fut aussi, elle s'envola vers son dernier triomphe.

Sa vie inocula une tendresse inconditionnelle à ceux qui gravitèrent autour d'elle, astre magnétique et solaire, déconcertant et si proche, familier et énigmatique. Même

les plus réfractaires aux effusions épistolaires succombèrent à son pouvoir d'ensorceleuse tranquille et naturelle jusqu'à l'ultime seconde où elle quitta la terre. Le jour où personne ne crut vraiment qu'elle était morte, un historien anglais déposa ces quelques mots sur le livre de condoléances en principauté de Monaco: « Elle était adorable, mystique, magique, imprévisible, idéaliste, folle, généreuse et chaleureuse... » Adorable, d'une gentillesse extrême, tanagra malicieux, jeune fille ailée... Mystique à l'état brut, sauvage, tous les Bon Dieu en un seul... Magique: dévêtue, revêtue, à la scène, à l'écran, dans la vie, magicienne ayant le don de ne pas vieillir ses admirateurs... Imprévisible, l'instinct en sautoir, la conviction chevillée au corps... Idéaliste, les fées de l'utopie penchées sur son berceau, le rêve inaliénable d'une fraternité possible. Folle, humaine, trop humaine. Généreuse d'un bout à l'autre... Généreuse à en mourir. Chaleureuse, fleuve d'amour, fleuve de tendresse pour tout ce qui vit sur terre.

Fille de France devenue, sa vie chante la fidélité et l'engagement corps et âme... La reconnaissance à sa véritable patrie. Elle nous dit qu'il faut aimer la terre où l'on s'attache... Les hommes et les femmes sous toutes les latitudes pour ce qu'ils sont, profondément: des êtres humains égaux entre eux. Figure exemplaire d'une triple résilience – femme, pauvre, noire – elle dément à elle seule tous les déterminismes qui accablent, enferment, emprisonnent la volonté dans les douleurs anciennes.

Si le Panthéon a refermé ses portes sur une combattante lumineuse, tout en haut maintenant, comme un phare éclairant, avec d'autres, le passé et l'avenir, ce livre lève le rideau sur la voix singulière de l'une des femmes les plus extraordinaires du XX^e siècle.

AVANT-PROPOS

Mademoiselle Joséphine Baker éclata de rire quand je lui suggérai, la première fois que je la vis en particulier – à la fin de l'année 1926, – l'idée d'écrire ses Mémoires.

Elle venait d'avoir vingt ans; elle habitait deux grandes pièces dans une tranquille pension de famille, près du parc Monceau.

Midi.

Joséphine Baker dormait encore.

– Oh! cela ne fait rien, dit-elle, en sautant par-dessus un petit banc, vous avez bien fait de me réveiller. Asseyez-vous.

Cela en anglais, car Mademoiselle Baker ne connaissait pas encore le français, sinon quelques mots, tels que « bonjour », « bonbon », « pauvre oiseau », « phonographe », « coco », « Champs-Élysées ».

Et elle était en robe de chambre rose, en babouches de la même couleur. Grande, mince, souple, rieuse.

Une tête de petite fille sauvage, espiègle et charmante, éclairée par un rire aux trente-deux dents éclatantes et solides, des cheveux huilés à la hâte, plaqués sur le crâne. Des ongles argentés.

– *Mémoires... Mais je ne me souviens pas encore de mes souvenirs. Attendez...*

J'attendis cinq minutes un interprète qui était en retard. Je regardai autour de moi. Près d'un buste de Louis XIV, des perruches dans une cage. Sur un meuble Empire, une poupée de chiffons faisant un pied de nez. Plus loin, sur une petite table, un phonographe prêt à fonctionner. Dessus, une boule de billets de cent francs.

– *Paul Colin, dit-elle, m'a demandé d'écrire une préface pour son album Dans le tumulte noir. C'est drôle ! J'ai pris une plume et hop ! hop ! voilà une histoire sur deux feuilles de papier blanc, mais je ne recommencerai pas, oh ! non.*

– *Pourquoi ?*

– *Vous ne savez pas ce que c'est : écrire, oh là là ! moi, je danse, j'aime ça la danse, je n'aime que cela, je danserai toute ma vie.*

La danseuse noire s'enfonça dans un fauteuil de cuir, rentre friplement la tête dans ses épaules, ferme les yeux, puis elle lance une de ses babouches en l'air et se met à rire.

– *Non, décidément, c'est impossible. Si vous voulez, je vous raconterai mes souvenirs et vous, vous écrirez mes Mémoires, ça va ?*

– *Ça va.*

– *Eh bien je suis née sur les bords du Mississippi. Oh ! regardez mes pauvres oiseaux...*

On frappe à la porte. Le téléphone sonne. Les perruches envoient des graines dans le nez de Louis XIV.

*
* *

Il y a un cas Joséphine Baker.

Il a débordé peu à peu, il déborde étonnamment la scène du music-hall ou du théâtre, de la danse, du chant, du geste, des attitudes et des quiproquos sous le feu des projecteurs.

Ces Mémoires, pour en témoigner, ont été recueillis à dessein, mais en plusieurs fois, à de longs intervalles de temps.

D'abord, au temps où Joséphine Baker, mise en vedette par La Revue nègre, ne chantait pas encore et dansait dans le simple apparat d'une ceinture de bananes. Et quelque vingt ou vingt-trois ans après, alors que la girl américaine devenue divette puis comédienne et française, et universellement connue, chantait l'Ave Maria de Schubert, incarnait la reine Marie Stuart, dans une robe à vertugadin, et se faisait couper le cou magnifiquement, au sommet d'un escalier royal et d'une immense traîne sous laquelle cinquante négrillons eussent pu se cacher à l'aise.

Mais ne brûlons pas les étapes.

J'étais en route pour Gênes, à bord d'un cargo de la Compagnie Tripcovitch, de Trieste, au large de Nice, vers la fin d'octobre de l'année 1925. Seul, l'officier attaché aux appareils Marconi parlait français. Cet officier déclamait sans répit des vers de d'Annunzio. Il collectionnait les différentes marques de poudres de riz qui existent dans toutes les villes du monde, les flacons de parfum et les bas de soie.

C'était la nuit. La Méditerranée était calme, vernie de lune et

nous buvions, dans la chambre des cartes, d'une chartreuse espagnole très forte. Entre deux bouffées de cigarette, le jeune officier de la Marconi se tourna vers moi :

– On joue actuellement à Paris, dit-il, une Revue nègre : grand succès. Révélation : Joséphine Baker.

Quelque temps après, de retour à Marseille, je lus par hasard un numéro de Candide à la terrasse d'un bar à coquillages sur le Vieux-Port.

Un article, signé Pierre de Régnier, accrocha mon regard :

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES
LA REVUE NÈGRE

On en a déjà beaucoup parlé. Il y a des gens qui y sont retournés deux fois et même six. Il y en a d'autres, qui se lèvent brusquement au bout de deux scènes et qui s'en vont en claquant les portes, en criant au scandale, à la folie, à la déchéance et au culte des divinités inférieures.

..

La Revue commence à dix heures et quart.

..

Tout Paris est là dans la salle éteinte.

..

Et les musiciens de l'orchestre nègre portant leurs instruments défilent un à un dans l'obscurité devant le rideau gris perle.

..

Et le rideau se lève.

Un port, la nuit, très loin, là-bas... des cargos illuminés, la lune, des marchandises sur le quai..., et des femmes en chemise, ou en robe, si vous voulez, coiffées de madras, entrent, les unes derrière les autres, pour chanter une petite chanson. Ce sont les *girls*, qui, à la scène, ont toutes l'air, sauf une, presque blanches.

..

Charleston.

..

C'est alors qu'entre en scène, très vite, un personnage étrange, qui marche les genoux pliés, vêtu d'un caleçon en guenilles, et qui tient du kangourou boxeur, du sen-sen gum et du coureur cycliste.

Joséphine Baker.

Est-ce un homme ? Est-ce une femme ? Ses lèvres sont peintes en noir, sa peau est couleur de banane, ses cheveux déjà courts sont collés sur sa tête comme si elle était coiffée de caviar, sa voix est suraiguë, elle est agitée d'un perpétuel tremblement, son corps se tortille comme celui d'un serpent ou plus exactement il semble être un saxophone en mouvement et les sons de l'orchestre ont l'air de sortir d'elle-même ; elle est grimaçante et contorsionnée, elle louche, elle gonfle ses joues, se désarticule, fait le grand écart et, finalement, part à quatre pattes, avec les jambes raides et le derrière plus haut que la tête, comme une girafe en bas âge.

Est-elle horrible, est-elle ravissante, est-elle nègre, est-elle blanche, a-t-elle des cheveux ou a-t-elle le crâne peint en noir, personne ne le sait. On n'a pas le temps de savoir.

Elle revient comme elle s'en va, vite comme un air de one-step, ce n'est pas une femme, ce n'est pas une danseuse, c'est quelque chose d'extravagant et de fugitif comme la musique, l'ectoplasme si l'on peut dire, de tous les sons que l'on entend.

..

Et voici le final.

..

Une boîte de nuit.

... Une danse barbare dansée par les *girls* et par Joséphine Baker. Cette danse, d'une rare inconvenance, est le triomphe de la lubricité, le retour aux mœurs des premiers âges: la déclaration d'amour faite en silence et les bras au-dessus de la tête, avec un simple geste en avant avec le ventre, et un frémissement de tout l'arrière-train. Joséphine est entièrement nue, avec un petit collier en plumes bleues et rouges autour des reins, et un autre autour du cou. Ces plumes frétilent en mesure et leur frétillement est savamment gradué.

..

Joséphine qui tourbillonne dans son plumage, les *girls* qui hurlent et le rideau tombe, sur un roulement pharameux de la batterie et un coup de cymbale définitif.

*

* *

Ce compte rendu m'excita beaucoup.

Décors baroques, jaunes, bleus, roses, orange, toilettes extravagantes, trémoussements exotiques, liberté, fantaisie, grimaces, musique barbare, syncopée, acrobaties du rythme : tout un art inconnu ou méconnu.

C'était cela même.

La Revue nègre égala, par certains côtés, la révélation des Ballets russes. Comme eux elle a été violemment discutée. Elle a soulevé des enthousiasmes, des colères. En fin de compte, elle s'est imposée.

Poésie noire, Joséphine Baker.

Je n'ai pas vu La Revue nègre, mais je me souviens encore de l'ovation délirante qui accueillit la danseuse quand elle reparut pour la première fois sur la scène des Folies-Bergère.

*

* *

« Comique nudité de bronze ».

Corps doré aux deux seins offerts, en proie, éperdument, aux spasmes du désir et des joies amoureuses.

Des jambes longues, volontaires, frénétiques, une croupe mouvante, des doigts crispés ou caressants, fins et très longs. Un visage extraordinairement expressif et mobile, des yeux qui luisent, des lèvres charnues, solidement ourlées.

À cette époque, Joséphine Baker, tour à tour onduleuse, fatidique, molle ou stridente, figure au gré des saxophones et des banjos, des images fantastiques avec une précision poignante. Sa

danse qui va du charleston de la Caroline du Sud aux mimiques les plus simples, oppose sous une forme caricaturale mais puissante l'instinct à la civilisation. Un peu de haine, disait-on, s'y mêle, besoin de revanche peut-être et le juste orgueil d'une animalité pure, cela d'ailleurs vite masqué derrière une grimace et la moquerie.

Instinct, fureur sensuelle. Une fille en bonne santé s'offre, se contorsionne, se refuse, nous échappe enfin sous les fards de la vieille Europe. Une femme trépidante mais joviale s'est évadée de la fragilité et des grâces maniérées de son sexe. Ni gentillesse, ni fanfreluches. En elle-même cependant, sûre d'elle-même, dans toute la plénitude de ses possibilités.

*

* *

Aux yeux de Pierre Mac Orlan, Mistinguett représentait l'expression stylisée pour le music-ball, d'un subconscient infiniment tragique. Joséphine, première manière – sautant d'une race à l'autre, d'un continent à l'autre –, nous a révélé un inconscient « qui déplace des lignes », bouscule nos façons de voir, et nous rappelle à l'ordre primitif.

Elle incarne peut-être l'âme d'une réaction.

Elle a ri au nez de l'artério-sclérose.

Certes, elle ne réalise point cette « beauté saltatoire » comme disait M. André Levinson, exégète de Paul Valéry, philosophe de la danse, toute de géométrie, de convention, savante, classique, « le contraire d'un rêve et le hasard absent ».

Joséphine incarna pour nous cette poésie étrange qui nous vint des romans d'aventure que nous avons lus depuis vingt ans.

Au demeurant, sous cette agitation et cette désinvolture, la plus aimable, la moins prétentieuse, la plus libre à la fois et la plus timide des femmes.

Coquette et cœur d'or.

*
* *

En 1926, j'allais donc chez Miss Baker le soir vers quatre heures, l'heure à laquelle sa femme de chambre la réveillait.

Miss Baker racontait, elle riait, elle jouait. Moi, je notais. Au début, j'étais accompagné d'un interprète, puis Miss Baker a suffisamment connu le français pour essayer de le parler, alors ce fut tout à fait amusant – quelquefois très difficile. Il m'a fallu de nombreuses visites, car Miss Baker n'aime guère se souvenir. Elle vit... – son doigt indique le plancher, le plancher, c'est le présent... – dans le présent.

Nos dernières entrevues pour cette première partie des Mémoires eurent lieu après minuit au cabaret que Joséphine possédait à Montmartre, rue Fontaine – cependant que les femmes du monde jouaient au tennis avec des raquettes et des balles en papier par-dessus les bouteilles de champagne, devant un orchestre aux instruments de cuivre interchangeable.

Là, je fus par hasard, durant quelques jours, le secrétaire de Joséphine, du cabaret Joséphine et de la revue du cabaret

de Joséphine Baker, avec Georges Sim, en qui déjà perçait le romancier Simenon.

Entre deux danses, Joséphine donnait le biberon à sa chèvre Toutoute.

*

* *

Quatre ans passèrent. Joséphine voyagea. À son retour, l'idée me plut de reprendre ses Mémoires, d'en écrire la suite, le récit de ses aventures en Europe et en Amérique.

– Hello... Bonjour, dear... Comme c'est gentil de venir me voir dans mon bicoque... Repose-vous une minute et je vous présenterai mes choux, mes poules, mes lapins et le tigre.

1950, au Vésinet, un dimanche de septembre.

Elle est dans une petite robe blanche toute simple. Grande enfant, hâlée par le soleil des vacances. Elle me fait asseoir... « Si... si... repose-vous. » Mais elle, de son côté, ne tient pas en place.

La « bicoque » où elle se retire entre les dernières répétitions au Casino de Paris (elle est la vedette de la nouvelle revue Paris qui remue), cette bicoque où elle aime recevoir des amis, est une imposante villa, de style Renaissance, au milieu d'une vaste propriété, bois et pelouses, poulaillers, tennis et des coins de forêt vierge avec des ronces à la limite.

Un petit fil de rivière, bien propre, circule en méandres à travers des bassins et des cascades, glisse avec un bruit léger sous des ponts rustiques, comme dans un décor de jardin japonais.

Mais ce que Joséphine préfère, au « Beau-Chêne » – tel est le nom de son domaine –, c'est le grand verger, les serres avec leurs plantes exotiques, le potager où dix fois par jour elle va regarder pousser fruits et légumes, ramasser des escargots pour sa famille de canards beiges.

– Regardez, cette pauvre chère maman lapin, Marcel, il a eu hier onze petits.

Je regarde surtout Miss Baker : son visage ardent, spirituel, tendre, ses yeux émerveillés, la peau couleur de miel, ses longs doigts persuasifs.

Elle raconte... S'arrête...

– Non, pas ici, à la maison.

Dans le vestibule, il y a une armure empanachée du XV^e siècle, un homme de fer au garde-à-vous...

Et je suis revenu chaque semaine, pour noter.

C'était au beau temps de l'Exposition coloniale. La vedette chantait tous les soirs, saluée par des rafales d'applaudissements, J'ai deux amours, la chanson que Vincent Scotto écrivit pour elle à deux heures d'un beau matin, sous une porte cochère.

Pour moi, aux heures de repos du Vésinet, Joséphine évoquait la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, l'Italie, les Amériques...

*

* *

Il y a, en Joséphine Baker, un être d'exception, une réussite également exceptionnelle – une qualité d'intuition vitale et

d'intelligence qui s'est merveilleusement adaptée, sans jamais vouloir se soumettre.

Elle n'est pas la femme des formules et des étiquettes.

Elle aborde l'opérette, y triomphe.

Je ne me souviens pas, écrit alors Michel Duran, d'avoir jamais eu l'occasion de voir sur la scène une personne comblée de dons aussi multiples et éclatants que cette belle Américaine de couleur.

Sa voix qui s'étoffera dans le médium, dit Henry Bénazet, monte sans effort jusqu'aux cimes de l'aigu, où elle atteint une tessiture insolite et la sonorité la plus pure... Son action scénique est étourdissante. Elle passe avec virtuosité du tendre au bouffe.

Dans le même temps, Joséphine tourne un film, y réussit au mieux en dépit des canevas un peu simplets, et Alexandre Arnoux, dans Les Nouvelles littéraires, note à son propos avec un sens profond du personnage :

Le succès et la gloire ont un peu sucré la verdeur de cet art populaire, primesautier. Cependant, la Joséphine Baker d'aujourd'hui doit beaucoup à l'adolescente de Harlem importée en Europe : la saveur des mêmes épices brutales brûle sous la peau de la vedette éduquée, assouplie à des astuces plus civilisées. Malgré les leçons et les concessions, c'est toujours, plus qu'une actrice de métier et de discipline, une comédienne de choc et de détente, un élément

de la nature brusquement jeté sur le plateau ; c'est surtout, quoique peu de gens le sachent et qu'elle-même ne s'en soucie guère, une tragédienne née, une de ces femmes qui dépassent sans cesse le texte qu'elles disent, la scène qui leur sert de tremplin, dont la puissance rompt les limites ordinaires du jeu et touche en nous une corde cosmique, répond à notre besoin de concevoir des types éternels et de les incarner dans un petit nombre de visages.

*
* *

De nouvelles années s'écoulent. 1939. La guerre ! Nous nous voyons presque tous les jours. Joséphine, marraine de guerre, a plus de quatre mille filleuls. Il faut l'aider. À chacun elle envoie régulièrement un paquet, une photo, un mot gentil. Deux secrétaires spéciales n'y suffisent pas.

Chaque nuit, après son travail, à la sortie du théâtre, elle file en taxi à la gare du Nord où elle assure à ses frais la gestion d'un centre d'accueil pour les réfugiés dont le nombre s'accroît de jour en jour. Elle veille sur les bébés, soigne les enfants, distribue des biberons, des tartines, des sourires de réconfort. Elle s'efforce à consoler de pauvres femmes, des vieillards. Elle les nourrit, les guide... Et refuse qu'on parle d'elle à ce propos dans la presse.

À l'aube, elle regagne, au Vésinet, sa maison lointaine. Avant de se coucher, elle s'astreint encore à une longue prière. Elle dort quelques heures et, dès qu'elle a pris son bain, elle s'assoit à une table, dans sa chambre. Elle écrit à ses soldats.

Après quoi, aux paquets : cigarettes, chocolat, chaussettes, conserves et petits gâteaux.

Par ailleurs, elle est entrée en rapport avec le capitaine Abtey, de l'état-major général. Deuxième bureau. La voici volontaire au service des Renseignements français.

Le désastre nous sépare. Je suis à Bordeaux puis à Marseille, où je m'embarque, après l'armistice, pour l'Afrique du Nord. Joséphine franchit la frontière espagnole, arrive à Madrid, passe à Lisbonne, Gibraltar, Tanger, Marrakech.

C'est de là qu'elle va mener, pendant des mois, seule, à son corps défendant, une lutte secrète, obstinée, dangereuse, contre l'espionnage allemand qui prolifère dans cette zone internationale.

En 1942, la bonne presse de Tunis, par la plume d'un rédacteur en chef, appelle sur moi les foudres de Vichy, parce que, entre autres choses désormais inadmissibles, j'ai été l'historiographe de Joséphine Baker.

Je n'ai plus de nouvelles...

Un soir, je reçois un télégramme du Maroc. Joséphine, à bout de souffle, est dans une clinique à Casablanca. Elle y devra subir plusieurs opérations chirurgicales. Son cas est des plus graves. Elle ne se plaint pas. Bon courage, dit-elle. Vous embrasse.

Une carte postale de temps en temps.

« Sauvée ! » dit la dernière. Et Joséphine, quasi méconnaissable tant elle a souffert sur le petit lit blanc des hôpitaux, rebondit dans la vie. Quinze jours avant le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, elle est debout, prête et souriante, à son poste, dans une clinique d'où elle s'échappera, au risque de se faire tuer, pour accueillir les soldats.

Le général de Gaulle apprécie ses services. Bientôt, il lui offrira une petite croix de Lorraine et préfacera, plus tard, d'une lettre autographe admirative, l'histoire de sa guerre secrète racontée par le commandant Abtey¹.

Joséphine Baker, lieutenant à titre temporaire.

Le lieutenant Joséphine chante J'ai deux amours, en Sicile, devant les soldats français, la veille d'une attaque.

Le lieutenant Baker chante en Égypte...

Elle est, avec Germaine Sablon, la seule artiste que la première armée envoya en mission officielle dans toute l'Afrique du Nord et jusque dans le Moyen-Orient.

C'est l'adieu aux armes.

L'oiseau des îles nous revient.

J'étais alors à Alger, dans une clinique, sur le « billard », à mon tour, pour la huitième fois depuis 1915, et mon fils, le petit ami de « Nonépine », dans un maquis des Alpes.

*

* *

La vie de Joséphine Baker, depuis qu'elle est en France, paraît évoluer de cinq ans en cinq ans. À chaque étape, une surprise des plus rares, un nouvel aspect de l'artiste et un exhaussement de l'être, une nouvelle prise de conscience de ses possibilités.

1. *La Guerre secrète de Joséphine Baker*, par le commandant Jacques Abtey, du deuxième bureau de l'état-major de l'armée, et des S.R. de la France libre, 1936-1945 (Éditions Siboney, Paris-La Havane).

1925. – *Le jazz est à son apogée. La Vénus noire, une révélation. La danseuse, une curiosité, un tourbillon, un scandale.*

1930. – *Joséphine Baker n'est plus un phénomène passager, mais vedette au Casino de Paris, et désormais une vedette européenne. Sa voix – son ramage – émeut un public innombrable.*

1935. – *De la danse au chant, du chant au théâtre et à l'écran. Elle prête sa fougue, son rire, ses nostalgies à Offenbach, tourne avec Marc Allégret. Il s'agit d'une comédienne dont la double éloquence du corps et du cœur fait une artiste complète.*

1940. – *Plus rien d'autre ne compte pour elle que de servir le pays qui l'adopta. Elle est aux ordres de l'armée. Cette guerre, à ses yeux, est une croisade contre les politiques racistes. Joséphine joue dans l'ombre un rôle inattendu et considérable.*

1945. – *Riche d'une singulière expérience humaine, la voix d'une portée largement accrue et clarifiée, comme accentuée, amplifiée au feu des douleurs personnelles ou collectives, le geste magnifiquement assuré, plus simple, évitant toute agitation illusoire, attentive à l'exemplaire, certaine d'une mission sans vanité qu'elle a poursuivie dans un étrange dialogue avec elle-même, voici enfin la tragédienne du music-hall dont la mesure et l'éclat inopinés en pareils décors vont une fois de plus enchanter ceux qui ont suivi l'évolution de sa carrière.*

Néanmoins, répète Joséphine, qui a, par ailleurs, affiné tous ses dons, il y a continuellement des révoltes en moi. Et elle déplore l'automatisme des revues à grand spectacle et à long succès.

*

* *

En 1937, Joséphine Baker était Mme Jean Lyon.

En 1947, elle est Mme Jo Bouillon.

Il y a treize ans qu'elle n'avait pas revu son pays natal. Elle part avec son mari. Mais les Américains, hélas ! ne sont pas, chez eux, comme ils prétendent l'être au dehors. Le lieutenant français Joséphine Baker, décoré de la rosette de la Résistance, la Vénus noire dont la beauté n'a d'égal que le dévouement et la bonté, doit voyager dans un wagon spécial – pas avec les blancs, c'est défendu... À New York, au Waldorf Astoria, on lui refuse une chambre. Pas de chambre ici pour les citoyennes de couleur.

On comprend que Joséphine ait choisi la France comme on choisit la liberté. On peut s'en réjouir et s'en attrister. Mais la vedette au grand cœur est sans rancune. Elle veut oublier tout ce qui fait mal, tout ce qui est préjugé, tout ce qui n'est pas la joie de vivre, de chanter et de danser, malgré tout.

– Tu te souviens de ce que j'écrivais dans Le Tumulte noir, l'album de Paul Colin ?... Reprends ça...

Alors les gens de couleur faisaient fureur à New York...

M. Ziegfeld, des *Ziegfeld Follies*, disait... Il fait de plus en plus noir, sur ce vieux Broadway, depuis *La Revue nègre*.

On a répété à Paris « il fait de plus en plus noir... »

D'ici peu, il fera tellement noir que lorsqu'on allumera une allumette il faudra en allumer une seconde, pour voir si la première n'est pas éteinte.

Comme dit le vieux proverbe : « Je suis peut-être un cheval noir, mais vous ne serez jamais une jument noire ».

À propos, nous ne pouvons pas oublier le charleston, la

danse folle. Mes amis m'avaient demandé de leur rendre visite. En arrivant chez eux, je vis des gens devant la porte, des chiens qui aboyaient. Je ne savais que penser, mais en réfléchissant, comme j'étais venue pour cela, j'eus le désir d'entrer.

En entrant, je vis le chat qui était suspendu au lustre, la cage d'oiseaux était renversée, tous les plats étaient cassés et les deux personnes, mes amies, se regardaient comme si un orage venait de s'écrouler. Naturellement, en voyant cela, je ne savais de nouveau que faire, demeurer ou sortir ? mais comme je suis très curieuse et que j'étais venue pour cela, je demeurai. Lorsqu'ils me virent, l'homme et la femme s'arrêtèrent tous les deux, la femme me demanda :

– Qu'est-ce qui est correct, Joséphine ? De cette façon-ci ou de cette façon-là ?

Le mari reprit :

– Non, ce n'est pas cela, je vous dis : c'est ainsi, n'est-ce pas, Joséphine ?

En réalité, je ne savais que dire. Je leur demandai d'essayer de se calmer un peu, ensuite je me rendrais compte. Pendant ce temps-là ils parlaient tous les deux : je ne savais pas ce qu'il racontait, lui, ce qu'elle racontait, elle...

Ils s'arrêtèrent et ils me dirent tous les deux en même temps : « Nous dansons le charleston. »

Pour faire la paix dans la famille, je leur ai dit que tous les deux avaient raison.

*
* *

Maintenant, ces premiers jours de mars 1949 j'attends Joséphine de Beaubarnais dans sa loge.

Elle est Joséphine de Beaubarnais dans la revue, ou plutôt la comédie musicale des Folies-Bergère Féeries et Folies, l'audacieuse et charmante entreprise de MM. Paul Derval et Michel Gyarmathy.

Dans cette féerie, Joséphine est également Marie Stuart. La reine du spectacle...

Jean Barreyre, le plus averti de nos critiques de théâtre, écrit :

« C'est une impératrice. Princesse des attitudes, avec des grâces de colibri; une voix qui fait chanter votre cœur. Elle est belle et domine, comme il convient, l'ensemble de toute sa hauteur, et d'un talent tout souriant de gentillesse. On l'applaudit et elle remercie, ses yeux cernés d'argent, joyeux, recouverts comme d'une larme de douceur... Image d'une vedette sans rivale au music-ball et dotée de tous les attributs de cette magistrale fonction. »

*
* *

– Si on enchaînait ces Mémoires, José ?

– O.K., mais je ne veux plus raconter que des choses amusantes, même dans mes souvenirs de guerre, tu sais, il y en a eu tellement des drôles en marge des horreurs... Ah ! tu permets...

Je vous présente Mme Lyne de Souza, une reine également, c'est elle qui me fait couper la tête ici, mais je l'aime bien.

Joséphine, accueillante et si simple, aime tous ceux qui travaillent avec elle. Il n'est personne de ses camarades, petits ou grands, pour qui elle ne soit une amie sûre, attentive et souvent même la providence. Mais elle coupe court dès qu'on parle de sa générosité. À la fin de la guerre, elle s'endetta de centaines de milliers de francs pour soutenir ses œuvres charitables et dut mettre ses bijoux au Mont-de-Piété. Ça ne regarde que moi, dit-elle. C'était mon devoir...

– Alors, vous écrivez?... Bon. Mets-toi là dans un fauteuil. Vous permettez, Madame... Eh ! bien, ce jour-là je suis tombée à la mer.

*

* *

Des Mémoires ainsi composés, je m'en excuse, ne peuvent présenter l'aspect d'un récit qui se déroule de suite. Ce livre, en fin de compte, se présente à la manière d'un reportage, comme une suite d'entretiens échelonnés au hasard, sur plus de vingt années. Ils forment simplement un ensemble de points de repère, d'impressions, d'images, mais qui par là même, représente plus exactement la vedette – hier endiablée, aujourd'hui hiératique à l'occasion, toujours aussi profondément émouvante – que Paris a consacrée.

Marcel SAUVAGE

CHAPITRE I

Saint-Louis est une grande ville où il fait froid, où il y a 800 000 habitants... des hommes et des femmes, des ouvriers, beaucoup de nègres, la ville aux 100 000 nègres. Le Mississippi toujours plein de boue jaune, qui coule au milieu, est caché sous les bateaux à palettes, les fumées noires des bateaux plats qui descendent le coton vers l'océan. La Seine est un petit garçon auprès du Mississippi. Il y a un pont énorme à plusieurs étages, par-dessus le Mississippi. Saint-Louis est pleine de chemins de fer, pleine d'usines qui fument par-dessus toutes les maisons et il fait froid.

On vend de tout, des bois, des graines, des farines, des machines, du coton, du maïs...

Vous savez, Saint-Louis a été fondée par des Français, vous chercherez dans les livres. C'est là que je suis née, Benard Street, le 3 juin 1906, État du Missouri (États-Unis) *very beautiful and funny*, beau et très amusant.

– Dites aussi qu'à Saint-Louis on vendait toutes les fourrures, il y a longtemps.

Voici ma famille : une grand-grand-mère, une grand-mère, ma mère, mon frère, et mes deux sœurs. Mon père n'était pas là, il travaillait au loin.

Mon père et ma mère se sont connus à l'école, après on ne voulait pas qu'ils se marient. Alors ils se sont mariés et ils étaient pauvres parce qu'on ne les a pas aidés. On les a même abandonnés. Mon père et ma mère se sont séparés pour travailler et pour vivre chacun de son côté. Ma mère habitait avec ma grand-mère qui était très pauvre et je me souviens bien de cela, quand j'étais toute petite : nous étions tous affreusement pauvres.

Ma grand-grand-mère est morte, ma grand-mère aussi. Mon père et mes deux sœurs travaillent. Moi plus encore. Maintenant, *dear*, vous comprenez... je suis le grand homme de la famille.

À cinq ans, j'allais à l'école. Je ne pouvais pas y rester longtemps, je me battais avec toutes les maîtresses et toutes les élèves. Je n'aime pas qu'on m'oblige à ceci, à cela. J'ai toujours préféré ma liberté. Et puis, on m'empêchait de faire des grimaces. Or, la figure n'est pas faite pour dormir. Pourquoi ne fait-on pas plus de grimaces ? Parce qu'on a peur ? Mais la grimace est un sport. Un sport aussi intéressant et aussi nécessaire que les autres.

Cependant, après bien des batailles, à force de punitions et après avoir changé plus d'une fois d'école, je suis devenue une bonne élève parce que cela m'intéressait d'apprendre. Je me suis tenue tranquille et j'ai appris.

J'ai appris l'Histoire avec amour, cela me passionne.

Je voudrais savoir tout ce que les hommes de toutes les couleurs ont fait depuis que le monde existe. On les voit changer de costume d'une page à l'autre. C'est cela qui m'amuse le plus dans les livres.

À cette époque-là, j'adorais par-dessus tout les rois et les reines. J'en rêvais toutes les nuits. Je voulais voir des rois et des reines en chair et en os. Quelquefois, je pleurais parce que j'aurais voulu, moi aussi, devenir une reine. Les rois marchaient avec des souliers pointus au milieu de mes rêves. Ils portaient des manteaux longs comme des rues, tout en or, et les reines étaient blondes, elles descendaient de grands escaliers. Il y avait toujours des marches après les marches. Ainsi ni les rois ni les reines n'arrivaient jamais jusqu'à moi.

J'ai appris qu'il y avait eu de méchants rois. D'abord cela m'a beaucoup étonnée. Être roi et méchant, cela ne doit pas être. J'aurais voulu tuer les rois méchants. Plus tard je me suis promis quand je serais forte de battre tous ceux, rois ou non, qui sont méchants avec les pauvres.

*

* *

Pourquoi je suis devenue danseuse ? Parce que je suis née dans une ville froide, parce que j'ai eu très froid durant toute mon enfance, parce que j'ai toujours désiré danser au théâtre.

À Saint-Louis, chez ma mère, j'avais organisé un petit

théâtre dans la cave. Je n'avais pas encore dix ans. Le rideau était fait de pièces d'étoffe ajustées bout à bout. J'avais disposé des bougies sur les boîtes de conserve « pêches de la Nouvelle-Zélande ». Les vieux bouts de bougie éclairaient les marches de l'escalier – toutes les trois marches – pour descendre. Le public était composé d'une douzaine de filles et de garçons, assis au hasard sur des caisses et sur un vieux banc.

C'est moi qui jouais ; j'avais volé des chaussures à talons hauts à ma mère et une robe dans laquelle je disparaissais, tellement elle était large. J'avais l'air d'être prisonnière dans un sac, dans un habit à air pour scaphandrier.

Pour entrer dans mon théâtre, on devait payer... une épingle.

Il y avait représentation tous les soirs.

Et puis les bougies ont allumé ma robe. Le public s'est sauvé. J'étais seule dans la cave, avec le feu, j'ai eu le temps de me déshabiller, juste.

*

* *

J'ai toujours beaucoup aimé les bêtes : les chats, les chiens, les singes, les perroquets, les veaux, les chèvres. Toutes les bêtes, même les serpents. Je ramenaient à la maison les bêtes abandonnées ou perdues que je rencontrais. Ma mère les aimait aussi beaucoup mais il y en avait trop, elle n'en voulait plus. Elle les mettait à la

porte. Moi aussi je sortais ; comme ma mère ne voulait plus de chiens ou de chats dans la chambre, bien souvent, j'ai dormi à la cave avec mes chiens et mes chats après avoir fait la dînette avec eux. Mais je n'aime pas les rats, ils sont hypocrites. Je les connais, ils naissent tous avec la queue râpée. Je sais comment ils glissent sur le ventre, comment ils s'arrêtent, écoutent, filent, reviennent.

*
* *

J'ai quitté l'école à huit ans, pour aller travailler.

On avait tous tellement faim et froid, à la maison, maman, toute seule, qui rapportait un peu d'argent, ça ne pouvait pas durer.

Huit ans... Ça devait faire 1914...

C'est ma tante qui connaissait beaucoup de monde, et qui était moins triste que maman, qui allait me présenter. C'était toujours chez des dames américaines, pour garder des petits enfants. Oh ! oui, j'étais contente... C'est doux, c'est tiède, les petits enfants blancs, et si frêle.

Une autre fois, c'était pour garder des petits chiens, faire des commissions, aider à la cuisine. Là aussi, j'étais heureuse. J'aimais les bêtes de tout mon cœur.

C'est à ce moment-là qu'il y a eu une histoire terrible dans ma vie. Je ne la raconte jamais à personne, elle me fait trop mal.

Écoute, monsieur Sauvage.

Chez cette dame américaine, où je gardais les petits chiens, où je faisais les commissions, où j'aidais aux travaux du ménage, un jour on a amené un poulet. Un petit poulet vivant, tout blanc, qui était dans une cage en bois, sous la table de l'office... Nous étions amis, tous les deux. Je l'avais baptisé Jacki. Il avait un petit œil rond, plein d'or, qui semblait se moquer de moi, mais je crois qu'il m'aimait tout de même. Cela a duré des semaines. Je le soignais si bien, que Jacki est devenu un beau jeune homme poulet, avec une crête chaude, rose, et qu'il commençait à faire beaucoup de bruit, le matin.

Alors, la dame est venue dans la cuisine, a soupesé Jacki, et m'a commandé de le tuer...

Tu sais comment ça se tue, les poulets – ceux qu'on aime, comme les autres?... On les met entre les jambes, la tête en bas, et v'lan, un coup de ciseau dans la gorge... Et ça crie. Ça se débat... Et le sang gicle, coule... Et ça se débat de plus en plus doucement, mais il faut toujours tenir.

Ah ! ce souvenir. Il tache mon enfance.

Car j'ai eu beau, moi aussi, me débattre, embrasser Jacki, supplier, refuser, pleurer. Elle a été dure, la dame américaine, elle a menacé de me faire partir comme ça, sans me payer... Il y avait maman, et les trois gosses à la maison, et ma grand-mère. Et ma tante, qui n'était pas commode...

Alors, voilà, j'ai fait cela, lorsque j'ai été toute seule,

dans la cuisine... J'ai tué Jacki. Et je détournais la tête, et je n'ai plus jamais regardé, quand il sautait, sautait entre mes jambes. J'évitais de respirer pour ne pas sentir l'odeur de son petit sang tout chaud, presque noir, qui tombait dans le bol, à la fin, goutte à goutte.

Seulement, je suis partie aussitôt après, je me suis sauvée... Il me semblait que je sentais lutter, gigoter dans le creux de mes mains, cette petite vie du poulet.

Je suis rentrée à la maison. Et comme je ne rapportais pas d'argent, que je n'ai jamais voulu retourner dans cette maison, ni dans d'autres, je crois bien qu'on m'a battue, battue...

*
* *

Actuellement je possède sept chiens, trois chats, un singe, un perroquet, deux perruches, trois souris blanches, un poisson rouge et un serpent qui est par terre comme une signature. Les bêtes m'intéressent et je les aime parce qu'elles sont simples et compliquées comme les petits enfants.

Vous ne trouvez pas que leurs gestes sont plus beaux que les nôtres ?

J'ai eu un petit cochon, qui s'appelait Albert. Mon maître d'hôtel s'appelait aussi Albert, Albert Tartaglia, un brave homme qui a travaillé beaucoup. Il est vrai qu'il gagnait pas mal d'argent à mon service. Il s'est même

acheté une auto que j'ai essayée, mais je ne sais pas encore très bien conduire.

Eh bien ! regardez Albert, le cochon ; comme il marche drôlement, sur le côté, en tortillant les fesses, en secouant ses oreilles, comme des morceaux de crêpe.

Les chats aiment la sueur des hommes et des femmes, la sueur les excite – vous avez déjà vu ? Ils déchirent et mangent le linge que l'on a porté.

J'aime aussi les poses de hasard des poupées qui n'ont pas d'os... Comme ça, sur le côté, comme ça, en avant ou en arrière, les poupées saoules en chiffons de couleur.

Les poupées et les animaux sont les modèles que je préfère.

*

* *

Tous les dimanches, j'allais voir danser au théâtre pour 15 cents, au Bascher Washington Theatre, un tout petit théâtre, une toute petite scène. Il y avait là deux loges seulement, deux boîtes avec des têtes dedans et des plaques de lumière crue sur la figure des gens. J'observais bien les différentes sortes de danses, mais je n'ai jamais aimé les ballets. De même je n'ai jamais aimé les danseuses qui font des pointes, toui, toui, toui. Elles ont l'air de petits oiseaux bêtes. C'est fou ! et leurs petites robes en vapeur.

*
* *

Voilà mon enfance, je n'avais pas de bas. J'ai eu froid et j'ai dansé pour avoir chaud.

J'oubliais de vous dire qu'une de mes premières manies a été de me déguiser pour voir ce que disent les gens.

Je me suis déguisée de toutes les façons et cela m'arrive encore.

Je marchais au hasard, je sonnais aux portes, je demandais n'importe quoi et j'étais heureuse quand je voyais quelqu'un d'accueillant. Alors, je me sauvais...

*
* *

À dix ans, j'ai fait également mon premier voyage. Je suis allée jusqu'à Philadelphie, avec ma grand-mère.

Grand-mère était une grosse dame noire, qui portait des robes à traîne avec de larges fleurs, des manches gigot, et là-dessus, un grand chapeau, avec un petit trou au milieu, mais le chignon de ma grand-mère ne pouvait jamais entrer dans le petit trou... J'étais très fière de sortir avec ma grand-mère, quand elle avait ce chapeau, si gai à voir que tout le monde se retournait et riait. Ces jours-là, généralement des dimanches, pour aller à la messe, on me mettait un beau jupon blanc brodé, et on

le faisait dépasser de ma robe, pour qu'il se voie bien... Mais, n'est-ce pas, on n'avait que ce jupon pour les trois filles. Alors, on l'a mis chacune notre tour, pendant des années, et maman avait beaucoup de chagrin de ne pouvoir jamais nous emmener toutes les trois ensemble.

J'allais pieds nus la plupart du temps. Aussi, j'ai rencontré un vieux clou. Il s'est mis dans mon talon. Oh ! monsieur Sauvage, oh ! la la, que j'ai eu mal. Je n'avais rien dit mais c'est devenu mauvais. Un soir on m'a emmenée à l'hôpital. Et l'homme a hésité plusieurs jours. Peut-être qu'il faudrait me couper le pied.

Après cette histoire, pour ne pas me laisser traîner dans les rues, on me renvoya à l'école. Mais, le jeudi et le dimanche, naturellement, je me déguisais.

Et naturellement un jour, je me suis déguisée en « ma grand-mère » mais avec des cheveux rouges faux. Je mis la robe à traîne, pris l'ombrelle blanche, mais le chapeau. Ah ! quel chapeau ! Oh ! la la... Laissez-moi rire.

Alors que j'allais encore à l'école, j'ai joué, ou plutôt j'ai figuré au théâtre, le lundi et le vendredi, chaque semaine, sous la direction de ma tante, une grosse encore et pas commode.

Je n'avais pas le temps de répéter, mais je faisais de mon mieux. Je me laissais aller à la musique.

Je me disais toujours plus vieille que je n'étais. Ainsi j'ai gagné 9 dollars par semaine. Mais la plupart du temps, je ne touchais rien parce que la revue n'avait pas de succès.

Enfin, j'ai eu seize ans. Je me suis développée tout d'un coup. J'étais aussi grande et aussi forte à seize ans que maintenant, avec un peu moins de poitrine.

Toujours bonne santé.

À seize ans donc, j'ai longuement réfléchi, hésité, et puis :

1° Je me suis fait couper les cheveux ;

2° J'ai quitté ma famille.

On ne peut rien faire, je pensais, avec sa famille sur le dos.

*

* *

J'aime les couleurs pour elles-mêmes, le rouge sang, le jaune dur, le jaune d'œuf... Les couleurs ont sur moi un effet physique étonnant : elles me grisent, elles m'exaltent. Ainsi, j'ai assisté presque chaque jour aux travaux de réparation et d'aménagement qu'on faisait aux Acacias, la maison de thé près de l'Étoile, où je dansais le tantôt. Eh bien ! je jouais avec les pots de couleur et ma tête à la fin me faisait mal comme si j'avais trop bu.

Les couleurs sont pleines d'alcool.

La poudre d'or est une merveille, j'en prenais plein mes mains, je m'en frottais les bras je m'en barbouillais la figure, j'en aurais pris volontiers une douche : une douche de poudre d'or.

*
* *

J'ai débuté à Philadelphie – la ville des éditeurs et des librairies – dans un petit théâtre : Standart Theatre, dans une méchante revue. Je gagnais 10 dollars par semaine.

En réalité, je ne gagnais rien du tout car on ne payait presque jamais et j'avais toujours faim. J'étais creuse, creuse à tomber en deux. Les dents me sortaient de la bouche. Je pensais à New York, à l'argent énorme, à la vie sous un manteau qui est un trésor.

Un beau jour, je suis partie pour New York. Je n'avais que mon billet, j'étais sur la plate-forme du dernier wagon. De là, les rails se rejoignent au bout du regard, en pointe.

New York, c'est la bataille des hommes et des femmes.
Je vais directement dans un music-hall de Broadway.

*
* *

Au music-hall de Broadway, 63rd Street, le directeur m'a dit : « Revenez demain. »

Il m'a dit cela pendant une semaine chaque jour, et je n'avais plus de quoi manger.

Je ne savais pas où aller dormir, je suis restée trois jours sans manger ; j'allais dormir dans un parc. La terre

sue la nuit, une fièvre froide. Je me levais, je courais. Des ombres couraient derrière moi qui dansaient comme je ne saurais jamais le faire. J'ai dormi quand même, épuisée, dans l'herbe, sur des feuilles, sous les branches.

Je suis encore retournée chez le directeur du music-hall de Broadway :

– Ah ! non ! non ! a-t-il crié, vous êtes trop jeune, vous n'êtes qu'une gosse, ce n'est pas possible. Ensuite, vous êtes laide. Le corps est laid, la figure est laide, au revoir !

Mais moi je voulais travailler, je voulais danser. Je suis retournée encore voir le directeur du music-hall de Broadway. J'ai attendu plus d'une heure à la porte et j'avais envie de pleurer. À la fin, j'ai frappé. Je suis entrée. Le directeur m'a reçue.

– Eh bien ! m'a-t-il dit, puisque vous y tenez, vous allez faire partie de la deuxième troupe de la maison et vous partirez en tournée.

Pendant six mois, nous avons été de ville en ville. Dans les petites villes on jouait sous le préau des écoles.

Les garçons flirtaient, mais les autres filles ne m'aimaient pas.

– Vous jouez et vous dansez comme un singe ! me criaient-elles au nez.

– Je danse comme cela et je danserai encore et toujours comme cela. Et, plus tard, c'est moi qui vous donnerai du travail – voilà ce que je leur répondais.

Elles étaient méchantes mais le manager était encore plus méchant. Il cherchait et trouvait des chambres pour